

SUR LA PISTE DES PODIUMS ARTIFICIELS

Il est des podiums artificiels qui ressemblent étrangement à des paradis artificiels.

Le dopage, qui en est à l'origine, ne devrait pas faire l'objet d'une plus grande tolérance que les stupéfiants, ce qui est loin d'être le cas, le monde sportif l'ayant longtemps considéré avec une indulgence divertissante avant de s'aviser de l'extrême gravité du problème.

Des histoires de suppositoires au savon de Marseille

Il en est resté une connivence de mauvais aloi reposant sur la croyance frileuse qu'il est toujours préférable de laver le linge sale en famille. Ne serait-ce que pour sauvegarder des intérêts financiers plus ou moins considérables.

Mon premier contact avec l'horreur du dopage eut lieu sur les pentes du Mont Ventoux, avec la mort du Britannique Tom Simpson dans le Tour de France 1967. Pris dans l'inférieur trafic de la caravane, je n'eus que le temps d'entrevoir au passage le Dr Pierre Dumas – médecin-chef du Tour de 1955 à 1967 - arc-bouté aux derniers lambeaux de vie du malheureux coureur. L'occasion me fut donnée de me recueillir en compagnie de Robert Chapatte devant le tiroir de la morgue de l'hôpital d'Avignon où reposait le défunt scandaleux, maigre et pâle comme un personnage du Greco dans la tranquillité de la mort. Ancien cycliste professionnel (de 1944 à 1965) qui amusait volontiers la galerie avec ses histoires de suppositoires faussement tonifiants au savon de Marseille, mon confrère enjoué de la télévision ne riait plus du tout. Un lecteur de *Miroir-Sprint*, qui avait photographié les derniers instants de Simpson, de la chute de son vélo de torture à son enlèvement en hélicoptère, offrit gratuitement son rouleau de pellicule entier à mon directeur. Une de ces preuves d'attachement que les journalistes, pourtant au plus bas dans l'opinion publique, reçoivent avec gratitude de temps en temps.

Strasbourg-Paris : 'Ils sont tous dopés'

Il leur arrive plus fréquemment de se faire étriller à cause de leurs écrits. J'en fis l'expérience en suivant la longue marche Strasbourg-Paris, en 1970. Organisée à partir de 1926, à une époque où les athlètes cherchaient à tester leurs limites, l'épreuve avait été interrompue de 1960 à 1969. Elle reprenait timidement, les concurrents s'étant un peu élancés dans l'inconnu avec une préparation sans doute insuffisante. A l'approche du terme des 512 km de leur souffrance, alors que quelques-uns avaient versé dans un fossé et que d'autres étaient dans un piteux état, le médecin officiel me déclara tout de go : « *Ils sont tous dopés !* » Déclaration que je reproduis sans hésiter, ce qui me valut de la part de l'organisateur Francis Jeinevin une lettre me reprochant, en tant que journaliste grassement payé et confortablement assis dans un fauteuil, de jeter l'opprobre sur ses chers marcheurs. Pour toute réponse, je lui envoyai une photocopie de ma fiche de paye et, après être restés longtemps sans nous parler, il me fit des excuses à propos de la maigreur de mon salaire et nous finîmes par devenir de bons amis.

D'énormes cantines pleines de produits douteux

Les choses sont rarement aussi nettes dans un milieu suspicieux et il n'est pas toujours possible de rapporter ce qu'on voit et ce qu'on entend. Comment dire mon étonnement quand, poussant la porte d'une équipe hollandaise à l'étape de Digne d'un Tour de France, je tombai sur d'énormes cantines pleines de produits douteux ? Et de quelle nature étaient les nombreuses pilules de l'arc-en-ciel que les décathloniens

engloutissaient lors du championnat de France que je vécus parmi eux sur la pelouse du stade de Colombes, un week-end désertique de la Pentecôte ? Le chemin qui mène aux podiums passe-t-il donc par d'inévitables leurres, avec la complicité des organisateurs, des dirigeants et des journalistes ?

“On rentre à Paris, Janssen a gagné le Tour”

En 1968, j'allai voir Jan Janssen dans sa chambre après l'arrivée de l'étape de Besançon du Tour de France. C'était un garçon intelligent, un coureur de grande classe qui analysait bien la course et que je consultais fréquemment avec profit. C'était aussi un moins bon rouleur que le Belge Herman Van Springel, qui le précédait à la première place du classement général à quelques jours de l'arrivée à Paris. Et la dernière étape était un contre-la-montre. Lorsque je poussai la porte de sa chambre, il était en grande conversation avec un journaliste de *L'Equipe*. Un silence gêné se fit mais, de ce que je perçus et de ce qui suivit, je déduisis qu'un premier vainqueur hollandais parlant français et agréable à regarder serait préférable à un Flamand cabossé et introverti. « *On rentre à Paris. Janssen a gagné le Tour,* » dis-je à mon chauffeur. Effectivement, le vainqueur que tout désignait, mû par on ne sait quelle assurance, se montra le meilleur dans un exercice qui ne lui convenait guère et gagna finalement avec 38 secondes d'avance. Et il ne fut pas contrôlé positif.

Accusé de salir l'Espagne tout entière

Des Tours, Miguel Indurain a été le premier à en gagner cinq consécutivement entre 1991 et 1995. En 1994, le responsable d'un service du ministère de la Jeunesse et des Sports, autre que le service médical, me donna un scoop par l'entremise d'un ami commun: le coureur espagnol avait été contrôlé positif au salbutamol (antiasthmatique). Sans vouloir m'en dire plus, il commenta juste que le dossier était depuis un certain temps entre les mains de la ministre, Michèle Alliot-Marie, qui en était aussi embarrassée que la poule - des surréalistes devant une machine à coudre. Un vainqueur du Tour de France véhicule en effet sur son porte-bagages des intérêts considérables qui ne concernent pas seulement le journal organisateur, mais aussi le sport tout entier et, dans une certaine mesure, l'économie et la réputation du pays où se déroule l'épreuve. Reconnaître qu'il est un tricheur revient à effondrer toute une belle construction, surtout quand il est aussi prestigieux.

Je donnai l'information au chef du service des sports, Michel Hénaut, et au responsable de la rubrique cyclisme, Jean Montois, en me portant garant de ma source. Les vérifications qui s'ensuivirent eurent tôt fait de rendre l'affaire publique. On en arriva à déclarer que Indurain s'était fait coincé sur l'anodin Tour de l'Oise, aucune sanction n'étant prise pour vice de forme. A Madrid, des manifestations de supporters courroucés eurent lieu sous les fenêtres du bureau de l'AFP, l'agence étant accusée de vouloir salir l'orgueil du cyclisme ibérique et de l'Espagne tout entière parce que la France n'avait plus de coureur comparable. S'il est une place que je n'ai jamais rêvé d'occuper, bien qu'elle ait vu passer d'excellents journalistes, c'est bien celle de chef de la rubrique cyclisme à *L'Equipe* !

Elles avaient un système pileux de légionnaire et une voix de baryton

Le dopage d'Etat, je ne l'ai jamais vu d'aussi près qu'au meeting d'athlétisme de Berlin-Ouest, dans le bus qui emmenait les participants de l'hôtel Intercontinental au stade des Jeux olympiques de 1936. J'étais assis juste derrière Yordanka Donkova et Ginka Zagorcheva et je pus constater que les deux Bulgares avaient un système pileux de légionnaire et une voix de baryton qu'elles s'efforçaient de masquer en parlant en cachette. La première a porté le record du monde du 100 m haies de 12 sec. 48/100

à 12 sec. 21/100 en 1988. Une cime aussi inaccessible que les temps en sprint pur de l'Américaine Florence Griffith-Joyner, très gracieuse jeune femme transformée en Rambo des pistes l'année des Jeux de Séoul et décédée dix ans plus tard d'une mort suspecte.

Deux sièges et une ceinture dédoublée pour prendre place dans un avion

Rien ne permet d'attribuer celle d'Yves Brouzet, emporté par un cancer à l'âge de cinquante-quatre ans, au dopage. Mais rien n'interdit de constater que ce lanceur de poids, qui déclarait que « *les champions sont des êtres anormaux à qui on demande des choses anormales* », est mort anormalement jeune. Quand il battit le record de France en expédiant son boulet à 20,20 m en 1973, record qui devait durer trente-quatre ans, il refusa de m'accorder un entretien en prévision d'un article important, avec sa photo en couverture, dans le *Miroir de l'Athlétisme*. Un journaliste de *L'Equipe* venait de raconter sur le mode humoristique qu'il avait eu besoin de deux sièges dans un avion et d'une ceinture dédoublée pour loger sa masse corporelle (157 kilos pour 1,98 mètre), et il ne voulait plus parler à la presse. Bien que ne la comprenant pas, j'ai respecté la seule décision du genre qui me fut jamais opposée par un athlète dont l'enveloppe volumineuse renfermait un esprit très fin. A Vincennes, où nous avons habité un temps tous les deux, il m'est arrivé de le croiser dans la rue promenant dans un couffin un nouveau-né qui, devenu ce qu'il est convenu d'appeler « un beau bébé » (2,03 mètres et 119 kilos), fut soixante-douze fois international de rugby sous le nom d'Olivier Brouzet.

RDA : l'hérésie des méthodes pédagogiques

Chacun sait évidemment que celles qui envahirent les podiums artificiels furent les athlètes de la RDA. En plus de ceux motivés par des compétitions ou des réunions de travail olympiques, j'ai fait dans ce pays deux voyages d'étude qui ne m'ont pas appris grand-chose, même lors de mon passage à la fameuse école des sports de Leipzig. Les sommités de l'éducation physique que j'accompagnais la première fois hurlèrent à l'hérésie pédagogique au spectacle des méthodes prussiennes utilisées avec des enfants en natation et en lutte. Tous les efforts portaient ensuite sur les espoirs rescapés de ce jeu de massacre et maintenus au secret derrière le rideau de fer. Au correspondant permanent de l'AFP, on avait imposé au bureau de Berlin-Est une moucharde de secrétaire qui s'assurait que ce secret était bien gardé. Chaque soir, il rentrait chez lui, passant de l'Est à l'Ouest en tapant sur le ventre des vopos de Checkpoint Charlie avec une familiarité qu'aucun athlète ne pouvait imaginer de s'autoriser. Lorsqu'il m'entraîna dîner dans un restaurant italien, je pus bénéficier à mon tour de cette facilité de passe-muraille.

OMS : l'influence de Saramanch

Il saute aux yeux de tout observateur étranger au monde sportif que la tolérance en matière de dopage est largement répandue. Elle n'échappa pas à l'Organisation mondiale de la santé (OMS) dans le rapport intitulé "Dopage et sport - Problèmes actuels et répercussions sur la santé publique", publié en 1993. Le Dr Jerri Husch, qui en assura la rédaction, m'a confié que le président du CIO de 1980 à 2001, Juan Antonio Samaranch, était intervenu auprès de son directeur général, le Japonais Hiroshi Nakajima, pour que la sévérité des considérations en fût atténuée.

Des seringues appartenant à l'Allemagne unifiée

Cette tolérance, les athlètes français qui participèrent aux Jeux paralympiques d'Atlanta, en 1996, en découvrirent les résidus dans des armoires pleines de seringues et de produits interdits dans les locaux où leur délégation était logée. Le médecin de la Fédération française handisport le révéla à l'occasion d'une exposition sportive à laquelle je fus le seul

journaliste à assister incognito à Fontenay-sous-Bois. Retrouvant ce médecin bien plus tard, je ne manquai pas de l'interroger :

- Alors, quel était ce pays dont les représentants aux Jeux olympiques qui précédèrent de peu les Jeux handisport n'avaient même pas pris la peine de débarrasser les placards de leur bâtiment ? L'Italie ?

- Non, l'Allemagne.

Il convient de préciser que l'Allemagne présentait une équipe unifiée depuis 1992.

Le football, champion de l'évitement

Les autorités sportives entretiennent parfois le trouble. Patricia Costantini, qui fut directrice technique nationale (DTN) du triathlon jusqu'en 2005, apprit à ses dépens qu'elle ne devait pas se mêler de ce qui ne la regardait pas. Enseignante de formation, et par conséquent intransigeante en matière de dopage dans un sport furieusement athlétique qui s'y prête particulièrement, elle s'entendit intimer par le président de sa fédération: «*Ne vous occupez pas du dopage, je m'en charge !* » Elle devait être débarquée peu après. Parmi tous les sports, le football est sans conteste le champion de l'évitement, ce qui est sans doute à mettre en relation avec les colossales sommes d'argent qu'il charrie. Contrairement à Patricia Costantini, l'ami Jacques Turblin, fidèle collaborateur de la petite revue associative *Courir*, dont j'étais le rédacteur en chef, n'attendit pas qu'on le vire du Toulouse Football Club, dont il fut brièvement le médecin à la fin des années 70 : il partit de lui-même. Catholique pratiquant, se faisant une haute idée de l'éthique de sa profession et du sport, il n'avait pas pu supporter ce qu'il avait vu et avait refusé de se plier à ce qu'on lui avait demandé de faire.

Passe-droit : Carl Lewis protégé des contrôles obligatoires

Longtemps, il fut préférable d'être américain plutôt que mongol ou turc pour échapper au contrôle antidopage. Aux Jeux d'Atlanta, tout fut mis en oeuvre de façon scandaleuse, y compris le conditionnement hystérique du public, pour permettre à l'équipe féminine américaine de gymnastique de remporter son premier titre olympique. Quand le Dr Michel Léglise, pourtant médecin officiel de la fédération internationale, voulut pénétrer dans le local où avaient lieu les contrôles, on lui en interdit l'entrée. Je le tiens de lui. **D'une autre source sûre, je sais que Carl Lewis ne fut pas contrôlé quand il trusta quatre médailles d'or aux Jeux de Los Angeles en 1984** ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il était dopé. Apprenant ce passe-droit, le Marocain Saïd Aouita, vainqueur du 5 000 m, exigea de bénéficier de la même faveur, faute de quoi il dénoncerait la superstar américaine, dont un ami m'avait demandé un autographe pour son fils. Ayant pour habitude de ne pas m'encombrer l'esprit avec ce genre de mission, je n'y pensais plus guère quand je découvris le grand homme dans mon dos, assis dans un coin de la tribune de presse. Je lui tendis donc une page vierge de mon carnet de notes. Il daigna y poser sa griffe en me jetant un regard dans lequel mon image se refléta toute petite.

De Mérode contraint d'avaler force couleuvres

Quelques mois avant la cérémonie d'ouverture de ces Jeux, j'étais allé à Bruxelles rendre visite spécialement à Alexandre de Mérode, pourfendeur du dopage au CIO. Une seule question m'importait vraiment, alors que d'inquiétantes rumeurs se propageaient quant au laxisme du pays organisateur face à un fléau épidémique. Si un gros poisson était pris dans ses filets, aurait-il la volonté, surtout s'il s'agissait d'un Américain, de ne pas le laisser filer ? En dépit de sa réponse fermement affirmative, plusieurs témoignages permettent de penser qu'il n'en fut rien. En l'absence des Soviétiques, il s'agissait notamment de se montrer plus vertueux que ces galeux, fauteurs de dopage en tout genre. Bon gré mal gré, le président de la commission médicale fut contraint d'avaler force

couleuvres en guise de poissons, le nombre des cas se limitant à douze et touchant des petits pays, à l'exception du volleyeur japonais Mikiyasu Tanaka et du lanceur de marteau italien Gianpaolo Urlando. Les documents concernant d'autres cas autrement importants auraient été passés au broyeur par accident par une femme de ménage écervelée, ce qui a de quoi faire sourire quand on sait que de Mérode m'avait montré le coffre-fort dans lequel il les gardait en sûreté.

La mafia était entrée dans les enceintes athlétiques

Quatre ans plus tard, aux Jeux de Séoul, Alexandre de Mérode n'avait toujours pas digéré ces couleuvres qui lui restaient sur l'estomac. Dans le bus qui nous menait à la cérémonie d'ouverture de la session du CIO, il me déclara que la situation n'était plus supportable, que la mafia était entrée dans le commerce illicite des produits et qu'il fallait frapper un grand coup. Le président Samaranch lui-même semblait avoir pris la mesure de cette situation alarmante, qui consacra au dopage une bonne moitié de son discours. Je rédigeai donc une importante dépêche prémonitoire dont le titre et le "lead", c'est-à-dire les quelques premières lignes résumant l'essentiel en répondant aux cinq W anglais (what, who, where, when, why = quoi, qui, où, quand, pourquoi), portaient sur le dopage. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, en rentrant au centre de presse, de découvrir que tout le début de mon article, y compris le titre, avait été changé sans me consulter ! Ce qui dominait après cela, c'était le sort des pauvres athlètes malgaches, albanais ... empêchés de participer en raison du boycottage de leur pays.

Tout à fait ignorant des arcanes du sport

Cela faisait dix ans que je suivais de près les problèmes du dopage à l'AFP, huit ans que je tissais des relations de confiance avec les responsables olympiques dans ce domaine brûlant, et dès que j'étais arrivé à Séoul, Michel Hénaut m'avait envoyé prendre contact avec le responsable coréen du laboratoire chargé des contrôles. Et voilà que tout était balayé arbitrairement ! Ma réaction fut retentissante. Etonnant journaliste d'agence parti de rien, Hénaut ne donnait pas tout à fait satisfaction comme chef de service. La direction lui avait donc imposé depuis quelque temps la présence d'un tuteur appelé éventuellement à le remplacer. C'était ce surveillant en quête d'autorité, au demeurant tout à fait ignorant des arcanes du sport, qui avait chamboulé ma dépêche. J'avais déjà dû le remettre à sa place l'année précédente quand, alors que je couvrais les Championnats du monde d'athlétisme à Rome et que je ne savais même pas à quoi il ressemblait, il m'avait bombardé d'appels téléphoniques et de notes de service sans que je trouve le temps de lui répondre.

- Tu sais, quand les événements se précipitent en soirée et que les journaux abonnés à l'AFP attendent impatiemment mon article, c'est la guerre. Ça pète de partout, lui expliquai-je gentiment le lendemain. ~

- Oui, mais tu aurais pu me répondre.

- A combien de grandes réunions d'athlétisme as-tu assisté?

-Aucune.

- Moi, cela fait un quart de siècle que je m'occupe d'athlétisme. Alors, quand tu sauras de quoi tu parles, tu pourras intervenir.

Ben Johnson positif, un énorme scoop mondial pour l'AFP

Vainqueur de Carl Lewis en un temps vertigineux dans la finale du 100 m, le Canadien Ben Johnson fut convaincu de dopage. Un employé coréen du laboratoire donna l'information à un compatriote travaillant pour l'AFP. De Mérode, qui avait mis sa démission dans la balance pour que ce cas ne fût pas escamoté à son tour, la confirma à l'agence puis ferma sa porte à toute déclaration. Hénaut et son double furent ainsi en mesure de s'approprier un énorme

scoop mondial. Il était tard dans la nuit, j'avais eu une journée chargée, j'étais un peu fiévreux et je dormais. Ils oublièrent de me réveiller et ne s'en portèrent pas plus mal. L'un garda la tête du service des sports jusqu'à sa retraite à peine anticipée, l'autre n'a cessé d'occuper des fonctions de plus en plus importantes. Mais étrangères au sport, l'affaire n'ayant guère ébranlé la conviction de l'agence selon laquelle tout le monde peut tout faire. Une règle de gestion sans doute bien utile en ces temps de crise des médias, mais dont la pertinence reste à démontrer. D'un côté, on évite ainsi le langage parfois abscons et privatif des experts. De l'autre, on court le risque que la fraîcheur de la découverte ne confine à la naïveté.

Un organisme indépendant du CIO...

Mise en échec, la stratégie fumeuse de Samaranch de minimiser la pandémie du dopage trouva ses limites dix ans après avec l'affaire Festina. Il devint alors évident qu'on se moquait du monde depuis trop longtemps et que le sport de haut niveau se transformait à grande vitesse en une vaste imposture. Ancien lecteur du *Miroir de l'Athlétisme*, dont il alimentait le courrier avec ses lettres à partir de Nevers quand il était jeune, Michel Leblanc avait suivi une pente ascendante que je croisai à plusieurs reprises avant de le retrouver alors qu'il était devenu le conseiller du Premier ministre Lionel Jospin en matière de sport. Il m'invita à déjeuner à Matignon précisément au moment où il était devenu impératif de remettre les montres à l'heure. Je lui fis observer que le CIO avait créé le Tribunal arbitral du sport (TAS) pour s'épargner des procès coûteux dans les litiges courants, mais que, pour ce qui était du dopage, il était juge et partie. Il devenait donc urgent de créer un autre organisme indépendant susceptible de mettre fin à l'hypocrisie générale.

Le Grand Manipulateur manipulé à son tour

Mon interlocuteur ayant trouvé l'idée bonne, seul un membre français du CIO pouvait l'acheminer jusqu'à Samaranch. Un beau jour, celui-ci vit ainsi arriver inopinément à Lausanne Jean-Claude Killy, pour lequel il nourrissait une admiration sans borne. Dans les cordes, celui qui avait mollement tâté de la boxe dans sa jeunesse sous le nom de Kid Samaranch accueillit d'autant plus favorablement la proposition de son idole qu'il ne savait plus trop à quel saint se vouer. Une conférence internationale sur le dopage fut organisée dès le début du mois de février 1999, qui aboutit à la création de l'Agence mondiale antidopage (AMA) le 10 novembre de la même année. Samaranch, qui avait tout compris de travers, à moins qu'il ne voulût faire jouer ses vieux réflexes franquistes pour récupérer un événement qui lui échappait, considéra comme une évidence que l'AMA aurait son siège à Lausanne, qu'il en serait le président et de Mérode le directeur, le CIO en assurant le financement. Il fallut toute la pugnacité de la ministre des sports de la France, Marie-George Buffet, pour remettre les choses à l'endroit et donner aux forces gouvernementales la moitié du pouvoir et du droit de regard qui leur revenait. Cependant que l'AMA émigrerait à Montréal, **je me suis souvent demandé la tête que ferait le grand manipulateur qu'était Samaranch en apprenant qu'il avait été manipulé à son tour par l'un des auteurs de sa biographie non autorisée et peu complaisante, «Juan Antonio Samaranch - L'héritage trahi », par Jaume Boix, Arcadio Espada et Raymond Pointu.**

Le procédé dopant le plus odieux jamais découvert, et le plus indécidable, même par un organisme de contrôle indépendant, fut éventé en 1988. Depuis quelque temps étaient parvenues à mes oreilles d'effarantes rumeurs concernant des grossesses provoquées chez des championnes qui se faisaient avorter après quelques mois. Le fait d'être enceinte entraîne en effet une augmentation du volume sanguin et plasmatique et en conséquence, le transport d'une plus grande quantité d'oxygène. Cela se traduirait, selon certains auteurs, par une augmentation de 10% des globules rouges, c'est-à-dire par une

amélioration des capacités aérobiques, particulièrement favorable dans les sports d'endurance. Mais sur quelle base rédiger une dépêche dénonçant cette abomination?

Or au début de l'année 1988, le Pr Renate Ruch, du laboratoire de physiologie périnatale de la clinique universitaire de Zurich, apporta une caution scientifique à ces rumeurs lors de la session annuelle de la Société de gynécologie et d'obstétrique du Rhin, qui avait lieu à Strasbourg. « *Des sportives utilisent la grossesse à son début pour améliorer leurs performances. Les capacités sportives augmentent tant que la femme enceinte ne prend pas trop de poids,* » déclara-t-elle en qualifiant ces pratiques de «*perfides et inacceptables*» et en faisant part des «*fortes présomptions*» qui existaient à leur sujet dans les pays de l'Europe de l'Est.

Je reçus un coup de téléphone d'un journaliste éberlué du bureau de Strasbourg de l'AFP:

- *Qu'est-ce que c'est que ça? Voilà qu'on peut se doper en étant mise enceinte maintenant,* m'interroge a-t-il en me rapportant l'essentiel de l'exposé.

- *Ah bon! Elle a dit ça. Vas-y, fonce ! Envoie-moi ses déclarations, je m'occupe du reste.*

Rentrée en Suisse, Renate Huch fut l'objet de pressions considérables pour avoir raconté des choses que l'opinion publique doit ignorer. Des choses qu'elle aurait dû taire, ce qui l'amena à admettre que ses propos avaient été mal compris par la presse. Excuse facile qui ne retira rien à l'énorme pavé qu'elle avait jeté dans la mare. Plusieurs témoignages d'athlètes soviétiques et est-allemandes confirmèrent après la dislocation de l'URSS et la chute du mur de Berlin cette forme de dopage particulièrement scandaleuse.

[ND JPDM : ce qui est sûr c'est que de nombreuses sportives enceintes de quelques semaines ont remporté des titres démontrant clairement que les modifications physiologiques d'un début de grossesse donnent un avantage certain, en revanche les témoignages confirmant cette pratique des grossesses provoquées avec avortement dans un deuxième temps, n'ont jamais été validés par des enquêtes officielles]

Raymond Pointu, journaliste sportif de 1964 à 2005